



# Patrimoine et Développement du Grand Grenoble



## Les Trésors du quartier Voltaire



## Introduction

Méconnue du grand public, traversée sans qu'on s'attarde sur ses façades grisâtres, la rue Voltaire est pourtant un haut lieu de l'histoire grenobloise qui regorge de trésors architecturaux.

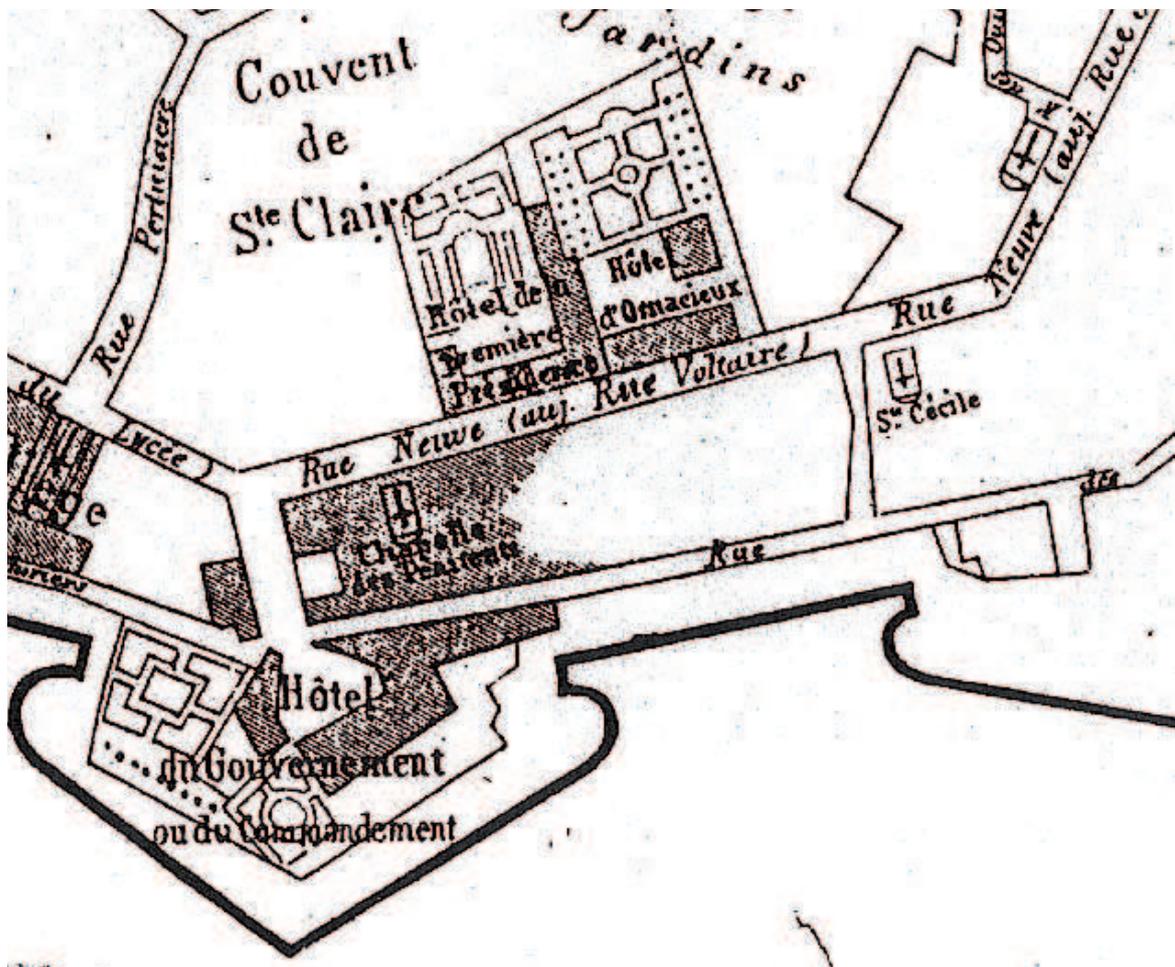
Percée aux alentours de 1670, cette artère s'inscrit dans le plan d'extension de la ville fortifiée par Lesdiguières, plan que réalisa le duc de Créqui afin de désengorger le Centre historique contenu dans l'enceinte romaine.

Le quartier Voltaire est donc un quartier récent qui très tôt attire la noblesse, essentiellement dite « de robe » représentée par les parlementaires, ainsi que différentes confréries religieuses.

Car contrairement aux ruelles étroites et aux appartements exigus du Centre, dont le parcellaire remonte au Moyen-Âge, le quartier de Créqui offre la possibilité de construire des édifices plus vastes, tels des hôtels particuliers et des monastères.

Initialement baptisée rue Neuve des Capucins, car menant au couvent des Capucins rue Servan, elle prend le nom de rue Voltaire en 1873 en l'honneur du célèbre écrivain et philosophe François-Marie Arouet, dit Voltaire (1694-1778), considéré comme l'un des intellectuels précurseurs de la Révolution.

Car c'est bien à cet épisode de l'histoire de France que la rue doit sa renommée. Preuve en est : c'est aux portes de la rue Raoul Blanchard qu'Alexandre Debelle situe l'action de sa célèbre Journée des Tuiles, peinte en 1890 afin de commémorer le centenaire des événements.



Plan de la rue Neuve au XVIIIe siècle



Journée des Tuiles 13 juillet 1788

Peinture d'Alexandre Debelle (Inv.MRF D 1991-2) © Coll. Musée de la Révolution française / Domaine de Vizille

## Les hôtels particuliers

### 6 rue Voltaire : l'hôtel de la Première Présidence

Construit en 1625, ce vaste bâtiment de 1796 m<sup>2</sup> est racheté en 1762 par le Conseil Royal afin de loger le Premier Président du Parlement, Thomas de Bérulle.

Il comporte une cinquantaine de pièces, réparties sur trois étages, ainsi qu'un jardin, des remises et des écuries. Comme la majorité des hôtels particuliers grenoblois, il est formé d'un logis principal dont la façade s'ouvre sur la rue, et de deux ailes latérales qui encadrent une cour sur l'arrière.





Façade sur rue de l'ancien hôtel de la Première Présidence



Façade sur cour



Puits

Sa composition est symétrique, marquée en son centre par une entrée monumentalisée, seul élément de décor ornant une façade d'apparence austère, impression accentuée par le gris du calcaire utilisé. Tout comme les jardins, les panneaux qui ornent les vantaux de la porte en bois – de style Louis XV- sont datés de la campagne de travaux mise en œuvre pour accueillir le président du Parlement et ne sont donc pas d'origine.

Pour l'anecdote, en 1730 est construit l'hôtel d'Ornacieux – au numéro 4 de la rue de la Paix - qui prolongeait le corps de logis de l'hôtel de Bérulle sur la rue. Les étages des bâtiments communiquaient mais furent par la suite obturés.

## Hôtel d'Ornacieux



En 1771, suite à la réforme de Maupeou, Thomas de Bérulle quitte sous la contrainte Grenoble et son Parlement. Il sera alors remplacé par Jacques Vidaud de la Tour jusqu'à son retour le 25 avril 1775. En 1785 c'est son fils, Albert de Bérulle, qui lui succède.

En mai 1788, les édits de Brienne et de Lamoignon suppriment le rôle politique des parlementaires. Les décisions du Conseil Royal sont désormais enregistrées par une cour plénière composée de huit dignitaires désignés par le roi. Scandalisés, les parlementaires refusent d'enregistrer les édits et convoquent, le 9 mai, les États provinciaux du Dauphiné.

Le 10 mai, le duc de Clermont-Tonnerre, gouverneur du Dauphiné – et représentant du pouvoir royal - se précipite au Palais de justice pour faire enregistrer par le greffier les édits de Brienne et de Lamoignon, profitant de l'absence des magistrats partis pour les vacances de la Pentecôte.

À leur retour, le 20 mai, les portes du Palais sont closes et un arrêté les contraint à quitter le Dauphiné. Mais le peuple en décide autrement et le 7 juin éclate la Journée des Tuiles.

Les Dauphinois envahissent la rue Neuve des Capucins et se massent devant l'hôtel de la Première Présidence pour empêcher le départ de Bérulle. Ses malles sont déchargées de force et son attelage rentré au fond de la cour. L'hôtel particulier du duc de Clermont-Tonnerre, situé non loin, à l'emplacement de l'actuel hôtel de la Division place de Verdun, est complètement mis à sac. Devant la pression, le représentant du roi est contraint de réintégrer les membres du parlement.

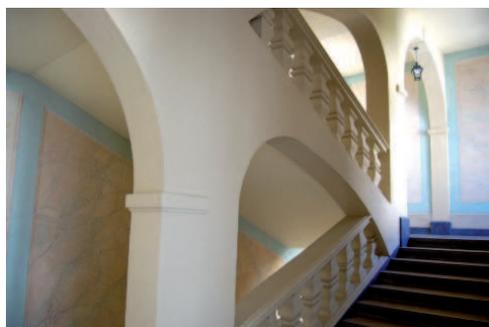
Contrairement à des villes comme Aix-en-Provence, Bordeaux ou Paris, l'habitat parlementaire grenoblois est relativement modeste. On peut aisément parler de logements de fonction, les magistrats préférant investir dans des juridictions plus attrayantes ou à l'extérieur des bourgs. Certains même ne louaient qu'un appartement. Néanmoins nous savons que ces demeures étaient quotidiennement entretenues.

**Malgré cette modestie architecturale il y a un élément de ces hôtels particuliers qui s'illustre par son traitement novateur : l'escalier.**

Dans la tradition française l'escalier était considéré comme purement utilitaire, généralement en spirale et enfermé dans une tour.

Importé en France dès la deuxième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle (château de Chenonceaux et d'Azay le Rideau), le modèle italien véritable morceau de bravoure, est à rampes droites et sera même, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, libéré de tout support vertical.

Tel est le cas des numéros 8, 9 et 17 dont les volées semblent flotter dans les airs.



**Escalier d'honneur de l'hôtel de la Première Présidence**

Construit au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, l'**escalier du numéro 6** nous montre, comme nous l'explique Robert Bornecque, une intéressante étape de l'évolution :

« Les deux volées de chaque étage sont en retour et s'appuient sur un mur d'achiffe dans lequel on a ouvert des arcades et placé une rampe à balustres carrées. L'effet décoratif est des plus heureux, les perspectives se creusent, s'encadrent dans les ouvertures, un véritable espace architecturé est né ».

Ce souci d'esthétisme est également visible aux numéros 8 et 11.

## 8 rue Voltaire



Façade sur cour

# 11 rue Voltaire



# 1 rue Voltaire

Au n°1, la porte cochère s'ouvre sur un hall d'entrée au pavage caractéristique de la circulation équestre. On retrouve même de part et d'autre du sol les canaux servant à recueillir l'eau de pluie et à l'acheminer jusqu'aux écuries.



## Les édifices religieux

Le quartier Voltaire est depuis sa création habité par plusieurs confréries religieuses qui, au fil des siècles, se sont développées. Ce phénomène résulte de la proximité de l'évêché de Grenoble, place Notre-Dame, dont les chapelles environnantes servaient d' « antennes ».

Comme nous l'avons précédemment expliqué, la rue Servan, la rue du Lycée et la rue Voltaire ne formaient au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'une seule et même artère, baptisée rue Neuve. Il est donc tout à fait légitime d'intégrer à notre étude

### la chapelle de l'actuel lycée Stendhal,

pendant modeste de l'église du Gesù de Rome, maison mère de la Compagnie de Jésus.



Le « style » Jésuite est reconnaissable par l'ordonnance classique de la façade, avec ses chapiteaux corinthiens, ses niches et son fronton triangulaire, ainsi que par ses volutes qui encadrent l'étage supérieur. Les six niches ont, jusqu'à la Révolution, accueilli les statues des quatre évangélistes et des deux fondateurs de la Compagnie de Jésus, Ignace de Loyola et François Xavier.

Bien que la chapelle fût inaugurée en 1666, la façade n'est achevée qu'en 1707.

Remanié au XIX<sup>e</sup> siècle, l'intérieur du bâtiment retrouve son harmonie en 2007 avec l'intervention de l'architecte Jacques Scrittori. Une belle frise de rinceaux de feuillages, courant tout autour de la chapelle a été dégagée et mise en valeur. Les vestiges du chœur de la chapelle, dont ne subsistent que quelques pilastres et une baie de balustres en marbre, sont visibles dans l'actuel centre de documentation et d'information du lycée.

Mais le plus célèbre des trésors de l'ancien collège jésuite résulte de l'esprit d'un seul homme, le père Bonfa, qui en 1673 acheva la construction

### **d'une horloge solaire**

unique en son genre. Cette fresque recouvre 100m<sup>2</sup> de murs et de plafonds, entre le premier et le second étage, et permet, par un ingénieux système de miroirs, de lire entre autre l'heure, le mois, l'année, la saison, ou encore le zodiaque.



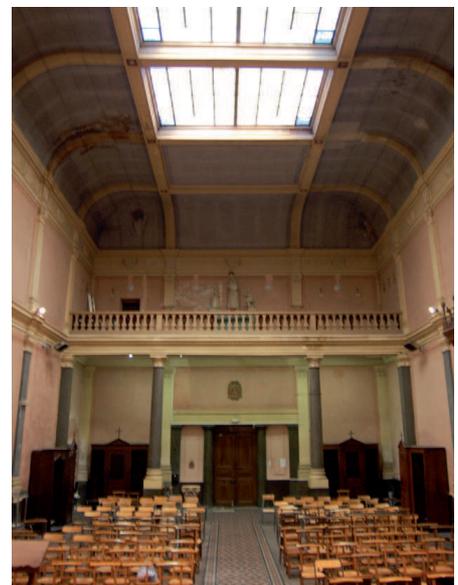
### **17 rue Voltaire : la chapelle de l'Adoration**

C'est une discrète chapelle, imbriquée dans un immeuble d'habitation, dont la vocation religieuse n'est suggérée que par la présence d'une statue de Notre-Dame de la Salette semblant veiller sur la rue.



Le bâtiment abritait primitivement la confrérie des Pénitents de la Miséricorde, fondée à Grenoble au XIII<sup>e</sup> siècle, qui accompagnait les condamnés jusqu'à l'exécution de leur sentence –œuvres de Miséricorde-. En 1739, la confrérie est unie à celle des Pénitents du Confalon, avant de disparaître en 1792 pendant la Révolution. La chapelle est alors déclarée bien national puis rendue au culte en 1802. Dès lors elle appartient successivement à différentes confréries jusqu'en 1900 où elle devient **chapelle de l'Adoration**, propriété de l'œuvre de l'Adoration Réparatrice.

Sa superficie est de 473m<sup>2</sup>. Sa nef unique est précédée d'un vestibule, cependant elle ne comporte pas de parvis. Pour une chapelle urbaine sa hauteur est impressionnante, près de 20m. Son plafond est percé d'une verrière qui diffuse une lumière tamisée, créant une ambiance propice au recueillement.





**Le chœur de la chapelle** est orné d'un imposant retable en bois, peint en faux marbre, agrémenté de têtes d'angelots et de guirlandes de roses encadrant une peinture représentant un paysage abstrait.

Autre élément remarquable, et sans doute le plus intéressant, **les stalles** en noyer présentes dans le chœur qui proviennent de l'abbaye cistercienne des Ayes, près de Crolles, qui a été fondée en 1160 par Marguerite de Bourgogne. Magnifiquement conservés, les sièges rabattables et les miséricordes sont parés de rinceaux, masques et emblèmes cléricaux (mitre, croix latine).



*Les stalles sont des sièges en bois qui se trouvent des deux côtés du chœur d'une église, et qui sont réservés aux membres du clergé. Elles s'organisent sur deux niveaux, selon la hiérarchie. Les stalles sont composées d'un siège amovible et rabattable, sous lequel se trouve un dispositif appelé miséricorde, qui sert d'appui discret lorsque l'on est debout. Chaque siège est séparé de celui d'à côté par des pareclozes surmontées d'accoudoirs. Aux extrémités des stalles se trouvent les jouées qui sont des plaques ornementées. La partie haute des stalles présente un haut dossier parfois complété d'un baldaquin.*



*Les miséricordes des stalles du Moyen-Âge sont souvent ornées de sculptures figuratives représentant des motifs végétaux, anthropomorphiques ou mythologiques.*

*Sur le premier détail de miséricorde figure Janus, reconnaissable pour sa représentation aux trois visages, l'un tourné vers le passé, un autre sur le présent, et le troisième vers le futur. Dans la mythologie romaine, le dieu Janus symbolise le passage et le commencement. C'est d'ailleurs de son nom que découle le premier mois de l'année calendaire, janvier. Il est également le gardien des portes du Ciel et du domaine des dieux, ce qui pourrait expliquer sa présence dans une église.*



La chapelle, telle que nous la voyons aujourd'hui, résulte des travaux entrepris en 1900 pour l'installation de l'oeuvre de l'Adoration Réparatrice. Elle est actuellement placée sous la responsabilité du diocèse de Grenoble et sert de lieu de culte à la paroisse orthodoxe russe de la ville.

Il serait impensable de ne pas évoquer dans ce chapitre le bâtiment qui, faisant écho à la chapelle de l'ancien collège Jésuite qui ouvre la visite de l'artère, marquerait la fin d'un parcours linéaire se terminant en apothéose. Il est bien sûr question de

## **l'ancien couvent Sainte-Cécile**

rue Servan. Trésor redécouvert dans les années 2000, « sauvé » par la bienveillance de l'éditeur Jacques Glénat, ainsi que par le talent des architectes Jacques Scrittore et Patrick Charra, et dont l'étude approfondie nécessiterait une publication à part entière. Peut-être à venir...



## D'un quartier artisanal au quartier des antiquaires

« Elle fit coudre adonc leurs esguilles fines. Aux graces au corps nu, en cuir à la façon de ses mains, pour après les y mettre en prison. ». Ce poème de Godard, auteur français du XVI<sup>e</sup> siècle, est une des premières évocations du gant qui, selon lui, serait une invention de Vénus qui, s'étant piquée le doigt avec une ronce en poursuivant Adonis, se serait ainsi pansée.

Une chose est avérée : la ganterie a, pendant près de deux siècles, fait vivre une grande partie de la population grenobloise et de ses environs –environ 1,5 million de paires produites par an- ; et cela grâce aux progrès techniques de Xavier Jouvin, inventeur de la « main de fer » qui permet toujours de fabriquer des gants à l'aide de calibres.



La rue Voltaire accueillait au XIX<sup>e</sup> siècle nombre de ganteries et de mégisseries, dont les locaux, souvent exigus, occupaient soit les boutiques des rez-de-chaussée soit de simples appartements. C'est rue Voltaire que se trouve aujourd'hui le seul artisan gantier de la place grenobloise et meilleur ouvrier de France, Jean Strazzeri, qui façonne depuis 45 ans les peaux les plus précieuses. Son atelier, situé au numéro 10, est une parfaite reconstitution des ateliers d'époque ; les techniques employées sont, elles aussi, authentiques.



## Un déclin actuel ?

En une démonstration l'on se retrouve plongé deux siècles auparavant, lorsque, pour répondre à la demande de la noblesse, la rue Voltaire était le vivier des artisans, mais aussi des artistes, dont ne subsistent aujourd'hui que quelques antiquaires et galeristes. C'est d'ailleurs au n°7 de cette rue que se trouvait l'atelier des Hache, famille d'ébénistes grenoblois qui occupèrent les lieux des années 1690 à mai 1801.

Si le déclin de la ganterie résulte des dommages causés par les deux guerres mondiales et le succès de la concurrence étrangère, pourquoi la rue Voltaire a-t-elle et continue-t-elle d'être laissée à l'abandon ?



7 rue Voltaire

L'amorce de ce phénomène résulte sans doute du départ des parlementaires, dont beaucoup résidaient dans le quartier, suite à la dissolution du Parlement du Dauphiné en 1789.

De plus, c'est un quartier qui s'est peu démocratisé. Il est difficile de savoir si cela est un choix conscient de la part de ses habitants ou non. Mais la rue Voltaire est une rue qui vieillit, et dont les commerces ferment les uns après les autres. Si le déclin de l'artisanat est un *topos* contemporain, souvent causé par l'absence de repreneurs, la situation à Grenoble est, à mon sens, plus que préoccupante. Bientôt notre quartier des antiquaires sera... sans antiquaire.

Toutefois lorsqu'il s'agit de patrimoine, il ne faut pas s'astreindre à une vision manichéenne : c'est cet « abandon » qui permet aujourd'hui au visiteur d'être surpris, voire ému devant les trésors insoupçonnés de la rue Voltaire, de découvrir derrière la façade délabrée de l'hôtel de la Première Présidence la luxuriance du jardin paysager, ou encore le charme de la chapelle de l'Adoration masquée par les tentatives ravageuses de restauration du XX<sup>e</sup> siècle.

Car après tout, ne dit-on pas que l'amour éveille la curiosité ?

Texte de Cédric Canonica

Mise en page : Cédric Canonica et Mireille Courteau

Photos : Cédric Canonica, Mireille Courteau, André Hardouin

Tableau «La Journée des Tuiles» de Alexandre Debelle (Inv.MRF D 1991-2) © Coll. Musée de la Révolution française / Domaine de Vizille, publié avec son autorisation.